

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Samedi 23 janvier 2021

Introduction de **Claude Landman**

Bonjour à tous, avant de donner la parole à Paul Bothorel qui sera le président de la séance de ce matin, je souhaiterais vous proposer quelques remarques préliminaires concernant notre séminaire d'hiver, intitulé cette année : *Identification ou subjectivité ?*

La première est d'ordre technique, mais il nous a semblé qu'elle avait des incidences qui vont bien au-delà. Nous avons décidé en effet avec Marc Darmon, ainsi que vous pouvez le constater, d'être présents physiquement au local de l'ALI avec le discutant de chaque demi-journée lorsque cela lui aura été possible. Il nous est apparu que cela pouvait constituer la possibilité de restaurer, ne fût-ce qu'à minima, le lien nécessaire aux rencontres psychanalytiques et que l'application zoom, c'est le cas de le dire, avec sa mosaïque, fait voler en éclats.

La seconde remarque concerne les thèmes que nous avons choisis de traiter et qui sont au nombre de quatre :

- *Qu'est-ce qu'un nom propre ?*
- *Connaissez-vous celui d'une femme ?*
- *Est-ce le fantasme qui fait l'unicité du sujet ?*
- *De grands pays (USA, Brésil, Argentine, etc.) subsument par une identité unique des origines fort diverses tandis que le Japon appelle toutes les influences sans en subir aucune. Pourquoi ?*

À ces quatre thèmes, s'ajoutera dimanche matin, une table ronde consacrée à une présentation et à des échanges sur le numéro 21 de notre revue, La revue lacanienne, intitulé : *Le marché de l'identité* et que je trouve particulièrement bien orienté.

J'ajoute que les quatre axes de travail retenus ne seront pas toujours abordés dans l'ordre chronologique, compte-tenu des contraintes d'emploi du temps de nos invités, que je remercie vivement d'avoir accepté de participer à ce séminaire d'hiver, dans l'ordre de leur passage : Pierre Bruno, Jean Allouch et Gisèle Chaboudez.

Je vais donc vous proposer maintenant rapidement quelques remarques en rapport avec le titre que nous avons retenu : *Identification ou subjectivité ?* remarques pour lesquelles je me suis

appuyé sur *Psychopathologie de la vie quotidienne, Psychologie des masses et analyse du Moi, le séminaire L'identification* et la conférence de Charles Melman de juin 2015 : *Que devient l'identité si celle-ci est régie par le nœud borroméen ?*

Sur le titre lui-même, il y a deux façons d'entendre le terme d'identification : l'identification transitive dans lequel le verbe identifier s'accompagne d'un complément d'objet : identifier qui ou quoi ; et l'identification intransitive et réflexive : s'identifier à.

Pour prendre l'exemple que nous connaissons tous, celui du stade du miroir où le petit d'homme commence par reconnaître son image qui lui vient du miroir, et qui après l'assentiment symbolique que lui accorde l'adulte qui le porte, s'y identifie avec les effets de phase, de transformation, que cela induit.

Nous retrouvons cette distinction structurale entre la reconnaissance et l'identification dans le syndrome psychotique de l'illusion des sosies, le syndrome de Capgras, qui a été défini dans le cas princeps de Madame de Rio Branco de la manière suivante :

Partout Madame de Rio-Branco saisit la ressemblance et partout elle méconnaît l'identité.

Les auteurs de la publication de ce cas, Capgras et Reboul-Lachaux, ajoutaient :

Il n'y a pas fausse reconnaissance à proprement parler, le phénomène se borne, peut-on dire, à une agnosie d'identification. Je vous renvoie sur ce point à l'excellent ouvrage de Stéphane Thibierge : *Pathologies de l'image du corps.*

Quoi qu'il en soit, l'identification, qu'elle soit transitive ou intransitive, nous vient de l'Autre avec un grand A, elle s'impose à chacun d'entre nous et nous ne devenons plus dès lors, ainsi que cela est souligné dans le petit texte de présentation du séminaire, qu'un instrument de l'Autre. Nous aurons l'occasion tout à l'heure de préciser avec Marc comment cette question se pose à propos de la fonction du nom propre.

Le terme de subjectivité, contrairement à celui d'identification, n'est pas un concept psychanalytique. Comment l'entendre ici, sinon comme ce qui se rapporte au sujet du fantasme qui soutient le désir et se réfère à la fonction décisive de l'objet petit a dans notre économie subjective, qu'il s'agisse de son versant objectal de cause du désir, de son statut de plus-de-jouir ou plus radicalement de lettre en tant que cette dernière spécifie l'inconscient dont la propriété est d'être constitué par une écriture littérale.

Reste à évaluer l'interprétation du *ou* dans le titre. Dans un dialogue épistolaire récent avec Pierre Bruno ou ce dernier lui demandait s'il entendait le *ou* comme un *vel* ou comme un *aut*, Charles Melman a opté pour le *ou* exclusif. La finalité de la cure serait ainsi de prendre le parti du désir à l'encontre de l'identification, de travailler sur l'équivoque littérale, le dé-sens qui défait l'Idéal du moi et la relative tranquillité narcissique qu'il assure. Ceci, afin de permettre

de dégager pour chacun la place de l'objet petit a et du trou central autour duquel s'organise le nouage des trois catégories du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, écrites sur le nœud R,S,I. Nouage à trois qui, une fois mis à plat distribue la place des différentes jouissances tout comme celles du symptôme, de l'inhibition et de l'angoisse.

Ce rapide, trop rapide rappel dogmatique étant fait, je vais m'appuyer sur deux exemples qui devraient éclairer l'opposition entre l'identification à l'Idéal du Moi et la subjectivité, entendue comme rapportée au désir.

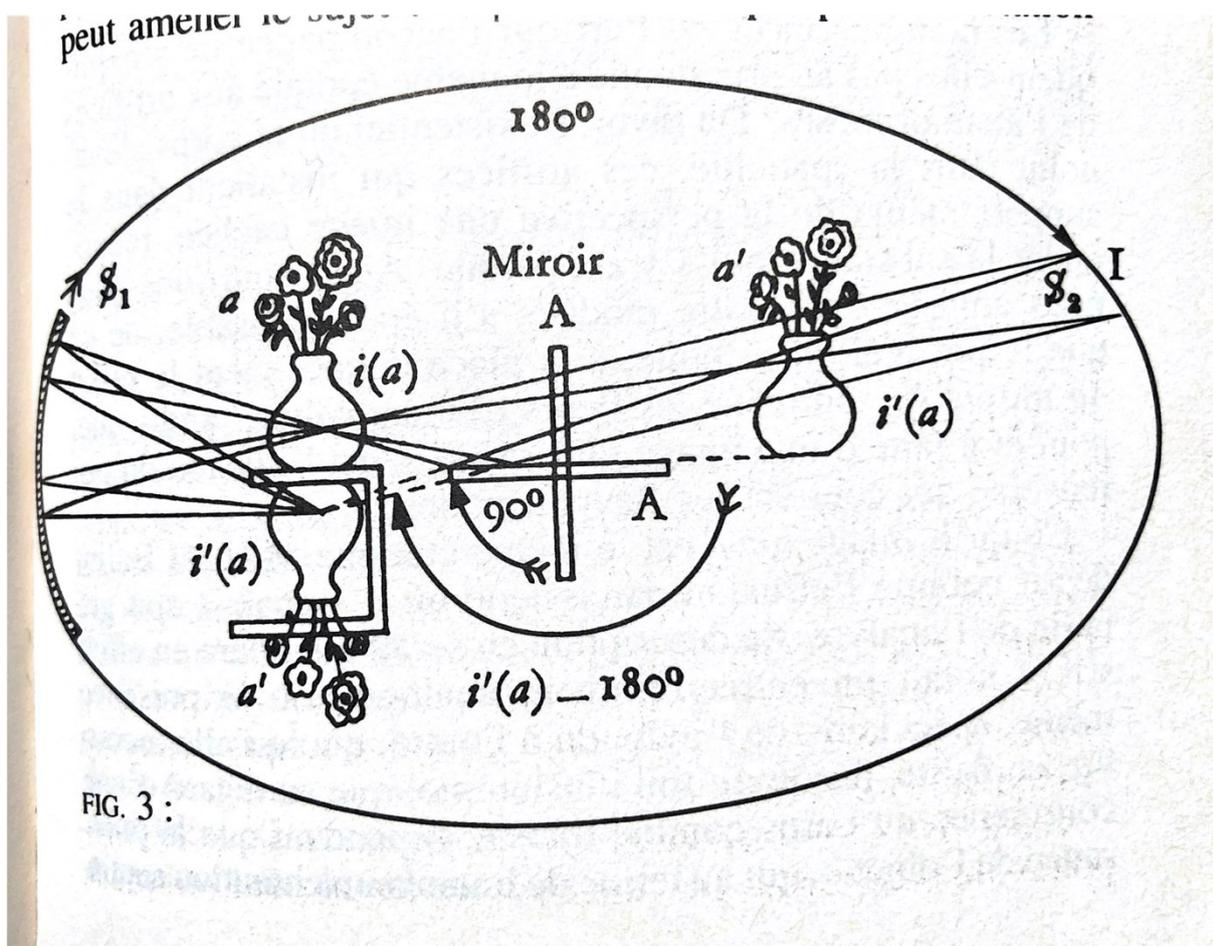
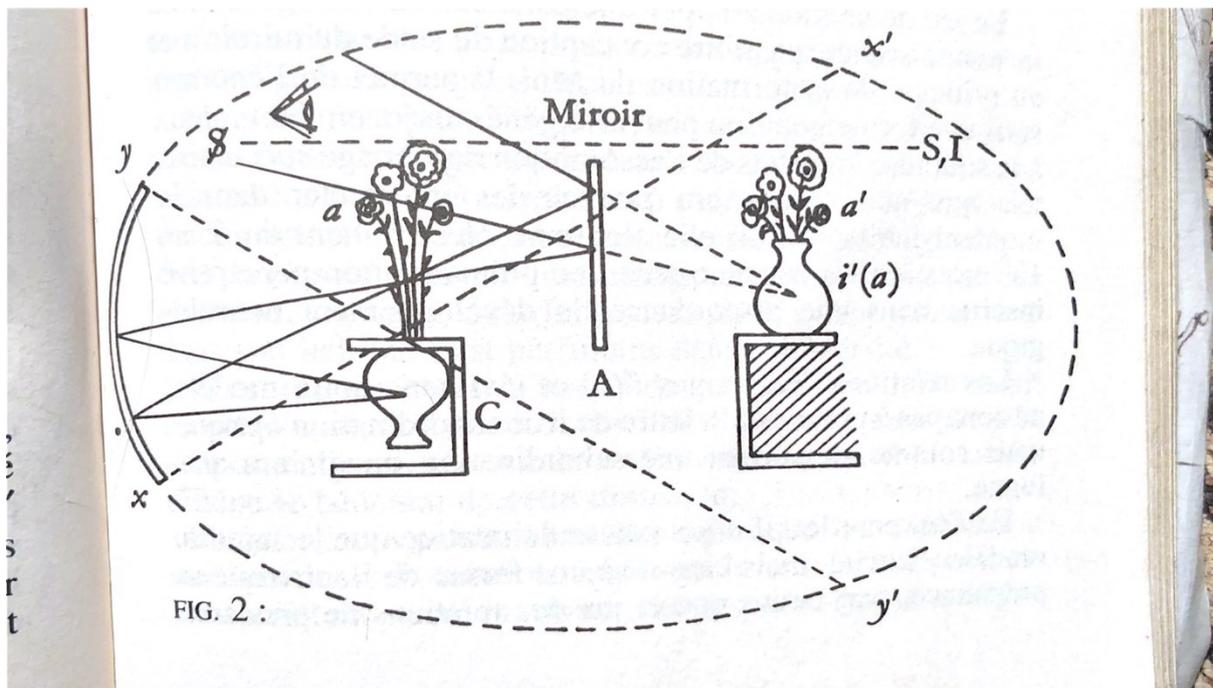
Le premier exemple concerne la difficulté, voire l'impossibilité de faire une place au désir dans un contexte d'identification de masse à un leader. Je me référerai à un film d'Ettore Scola, datant de 1977 et que nombre d'entre vous ont dû voir : *Une journée particulière*. Quelle est donc cette journée particulière ? C'est celle du 6 mai 1938 où Hitler est venu rencontrer Mussolini à Rome pour sceller en grande pompe l'alliance indéfectible entre leurs deux pays. À cette occasion, un jour de congé a été accordé à tous les romains pour leur permettre d'assister à l'évènement et aux défilés militaires et paramilitaires qui l'accompagnent. Nous assistons, dans l'appartement d'un immeuble de facture typiquement mussolinienne, en train de se vider de ses habitants, au départ du père de famille en uniforme fasciste et de ses fils qui se rendent au défilé. La mère de famille, incarnée à l'écran par Sophia Loren, bien que prise dans le discours dominant, ne les accompagne pas pour se consacrer aux tâches ménagères. C'est alors qu'inopinément son maynate, c'est-à-dire un oiseau qui ne fait que répéter ce qu'il a entendu, comme des slogans, s'échappe de l'appartement et va se poser sur le rebord de la fenêtre d'un de ses voisins qu'elle ne connaît pas. Il s'agit d'un journaliste homosexuel qui vient d'être renvoyé de son travail et qui risque la prison du fait de ses activités antifascistes. La rencontre se produit ainsi entre ce journaliste cultivé, incarné par Mastroianni et cette mère de famille. Et tout le film est consacré aux liens d'une amitié amoureuse qui se noue entre les deux personnages avec en contrepoint, nous parvenant de l'extérieur, les clameurs de la foule. Il y a notamment une scène très sensuelle dans laquelle le journaliste apprend à la mère de famille à danser la rumba et qui s'interrompt du fait de l'irruption des champs fascistes diffusés à pleine puissance par la radio d'une vieille dame qui sort sur son balcon. Et l'ensemble du film met en perspective cette contradiction entre l'adhésion à un Idéal du Moi nationaliste, source de confort narcissique et ce qui est susceptible d'émerger, dans sa précarité, un rapport au désir induit par un échange de paroles entre un homme et une femme.

Le deuxième exemple sur lequel je prendrai appui pour essayer de montrer en quoi l'identification à l'Idéal du Moi peut faire obstacle à l'émergence du désir articulé dans l'inconscient, est celui bien connu du symptôme qui se manifeste chez Freud par l'oubli du nom

propre du peintre Signorelli qui a peint les fresques du jugement dernier à la cathédrale d'Orvieto. Je vais supposer connu, tant il a été répété, le contexte dans lequel survient cet oubli pour ne m'arrêter qu'à ce qui viendra appuyer la thèse soutenue de l'opposition entre l'identification à l'idéal et le repérage de l'objet petit a cause du désir.

Je vous rappelle néanmoins que Freud met en rapport cet oubli avec ce qu'il a censuré volontairement, fait passer dans les dessous [*unterdrückt*] lors de la conversation avec son compagnon de voyage à propos des mœurs des Turcs dans leur rapport au médecin auquel ils avouent volontiers que lorsqu'ils sont impuissants, lorsque ça n'est plus là, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Ce sont des propos auxquels Freud associe, après coup dans l'analyse qu'il fait de son oubli de Signorelli, à la nouvelle reçue dans la ville de Trafoï du suicide d'un de ses patients qui souffrait de troubles sexuels et d'impuissance. Ces éléments, Freud les garde par devers lui, c'est-à-dire qu'il les censure consciemment, il ne veut pas parler de cela à son compagnon de voyage.

Lacan va faire remarquer à ce propos qu'il s'agit d'une des rares fois où Freud s'accroche à une identification, à l'idéal du médecin et à la maîtrise imaginaire de la mort à laquelle cette position idéale renvoie. Et lorsque la conversation rebondit sur les fresques d'Orvieto qui traitent, comme vous le savez, des fins dernières, du jugement dernier, c'est à la même figure identificatoire de maître de la vie et de la mort, cette fois-ci dans le domaine de l'esthétique, que Freud est renvoyé avec le peintre Signorelli. Lacan nous dit que c'est là la raison véritable de l'oubli de ce nom propre. Et en allant un petit peu plus loin, Lacan avance que cette identification à l'idéal de maîtrise du médecin se trouve remise en question chez Freud du fait de son analyse. Freud restera médecin, mais il se départira de cet idéal du médecin maître de la mort, qui veut dire aussi bien maître de la castration.



Je vous rappelle, si l'on se réfère au schéma optique dans *Remarques sur le rapport de Daniel Lagache*, que le mouvement d'une analyse, précisément, pouvait se situer métaphoriquement comme le pivotement du miroir plan dans lequel se reflète l'image virtuelle $i'(a)$, image

virtuelle du moi, i(a), et que ce pivotement du miroir plan qui est à mettre en rapport avec la direction de la cure, est susceptible de produire des troubles de l'identification.

Puisque le miroir pivote, l'image virtuelle n'est plus exactement reconnue comme telle. Elle peut commencer à vaciller, elle n'est plus dans le champ de la réflexion des rayons optiques, elle bouge, de même que bouge le point où le sujet se voit aimable dans l'Autre, le point de l'Idéal.

Ce schéma est une métaphore, bien entendu, mais une métaphore qui a sa validité. A partir du moment où quelque chose de ce miroir commence à pivoter, du miroir plan vertical, sagittal, peuvent se produire des petits phénomènes de dépersonnalisation avec des effets d'agitation, en effet, anxieuse au niveau du corps que Freud évoque à propos de l'oubli du nom propre. Et c'est lorsque le sujet ne se voit plus aimable dans l'Autre, en grand I, que se produisent ces troubles passagers de l'image spéculaire avec cette émergence d'angoisse et de début de dépersonnalisation.

Ce qui est intéressant et que Freud a parfaitement noté, c'est que l'agitation anxieuse est concomitante de la présentification du portrait, de l'autoportrait du peintre Signorelli qui est là, l'air sévère et les mains croisées, qui le regarde. Cette représentation est hyperintense et le regarde ; le peintre Signorelli regarde Freud. Autrement dit, ce qui émerge dans la réalité et qui habituellement n'émerge jamais, c'est cette dimension du regard.

Dans le schéma optique, le point d'où le sujet est regardé se trouve derrière le montage du vase renversé. Vous avez un regard qui se trouve derrière. Autrement dit, le sujet se voit devant, dans l'idéal, en grand I, dans l'Autre où il se voit aimable, mais il est regardé par derrière. Autrement dit, ce regard il ne le voit pas sauf que quand, pour un certain nombre de raisons qui peuvent être diverses, ce montage commence à pivoter, le miroir plan commence à passer d'une position verticale vers une position horizontale, tous les éléments du schéma se trouvent modifiés et le regard peut émerger dans le champ de vision du sujet. Et c'est là qu'on repère bien, me semble-t-il, d'une manière tout à fait structurale ce rapport entre l'oubli du nom propre et l'émergence du regard, d'un regard qui est un regard qui fixe Freud.

Se produit donc, au moment de l'oubli du nom propre de Signorelli, cette intensification de la représentation visuelle que Freud évoque du peintre qui le regarde et qui rompt, tant en quantité qu'en qualité, la monotonie et l'uniformité habituelles de nos représentations. Cette représentation prend un relief, une brillance, une saillie, une intensité qu'habituellement nos représentations et nos perceptions n'ont pas. Sauf peut-être chez certains peintres, chez certains sculpteurs dans des moments très particuliers. Il y a notamment un très beau travail de Michel Leiris sur Giacometti qui fait état de ce qu'il a été amené à traverser un soir en sortant du

cinéma. Tout à coup, d'une manière tout à fait intense et en relief, il a vu les gens sur le boulevard des Italiens, et il les a vus comme il a pu représenter ensuite ces personnages qui marchent dans ces sculptures

Ce moment de dépersonnalisation, je l'appelle structural parce qu'il correspond précisément, si je prends la référence au schéma optique, au mode de nouage et aux modifications du mode de nouage entre les trois registres. C'est ce moment où, lorsque le miroir pivote à cent quatre-vingt degrés, le regard passe de l'autre côté et le sujet est susceptible de voir le montage initial, c'est-à-dire ce par quoi il a été constitué comme corps de désir. Et c'est dans ce moment-là, qui est un moment qui peut tout à fait se repérer dans certaines fins d'analyse, que le sujet est en mesure de se déprendre éventuellement de certains idéaux et de faire le choix, s'il le souhaite, de se situer du côté du registre du désir, mais sans plus aucune garantie. Il n'aura plus là, s'il fait ce choix, la garantie et la tranquillité narcissique que lui offrait l'Idéal du moi.

Voilà, j'ai laissé en suspens pas mal de questions dont j'espère qu'elles seront abordées au cours de ces journées.